

Biblioteka  
UMK  
Toruń

375173

*313 / 276  
Publ. d. L. 163*

**LA POLOGNE**  
ET  
**LES INTÉRÊTS ANGLAIS**

**Par J. NACHTMANN,**

Réfugié polonais.

*liblet do wyg.  
38035  
4  
19. 11. 66  
Lley*

**PARIS**  
**E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**  
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS.

1861





LA POLOGNE  
ET  
LES INTÉRÊTS ANGLAIS

Par **J. NACHTMANN,**

Réfugié polonais.

---

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS.

1861

LA POLOGNE

ET

LES INTERETS ANGLAIS

Par J. NACHTMANN

Traduit de l'anglais

publ. z. 109/66

375 173



PARIS  
E. BELLET, Libraire-Editeur  
Maison-Royale, 13, Galerie D'Orléans

1861



W. 1210/68



Decerne quod religio, quod patitur fides,  
Et gratulari me fac iudicio tuo.

*Epilog. ap. Phædr.*

Dans la séance du 22 mars 1861, lord John Russel, interpellé par un membre de la chambre des communes sur les événements de Varsovie, répond en ces termes :

*Quant aux événements de Varsovie, je désire n'en parler qu'avec la plus grande réserve. La question n'intéresse point assez les intérêts de ce pays, pour que nous ayons le droit de demander des explications au gouvernement russe.*

Je ne veux, certes, pas prêter à ce langage tout le sens qu'il implique, mais je me demande pourquoi les lois divines et humaines flétrissent un homme qui assiste indifférent à l'assassinat de son semblable ; suivant la maxime : *chacun pour soi*, il devrait trouver une excuse dans l'absence d'intérêt. Je doute que dans ce cycle néfaste, qui date de 1815 à 1830, le duc de Wellington se fût permis d'afficher une plus grande indifférence à la douleur des peuples ; s'il l'eût fait, malgré la logique de son passé, il aurait risqué d'effeuiller sa couronne de lauriers avant de descendre dans la tombe.

Mais, en 1861, déclarer en plein parlement que les

événements de Pologne importent peu à l'intérêt anglais, ceci me surpasse. C'est vrai, la Pologne ne plante pas de coton; dans ses placers on trouve à peine du fer; si elle était libre, elle pourrait sans doute par ses échanges offrir un appas au mercantilisme occidental.

Mais il y a en Pologne un intérêt qui trouble la conscience des peuples, qui se dresse comme un cauchemar devant les gouvernements de l'Europe, toutes les fois qu'ils nous parlent de la morale, de la justice et de l'équilibre politique des nations. Cet intérêt, toujours palpitant, grandit depuis bientôt un siècle sans jamais perdre en importance ni en actualité. On peut détourner les yeux de l'horreur du forfait; on peut, pour les besoins de l'éclectisme politique, atténuer le caractère de criminalité flagrante que l'histoire a signalée dans le partage de la Pologne; mais pour persuader au peuple anglais qu'il n'a rien à voir dans les événements de la Pologne, ce serait faire injure à son honneur et à son bon sens. Ce peuple, qui abrite les glorieuses épaves de toutes les nationalités, qui applaudit à l'indépendance de l'Italie, qui proscriit le trafic honteux de la race noire, qui encourage par une sympathie manifeste la résurrection de la Hongrie, qui venge sur les épaules d'Haynau l'honneur des femmes outragées, serait indifférent aux malheurs de la Pologne? Non, non, c'est impossible! Le noble lord, victime d'un anachronisme, en prononçant ces paroles, a oublié qu'il est lui-même promoteur ardent de l'unité italienne, et qu'il compte des services effectifs dans le travail de l'émancipation humaine. Comme on ne peut jamais trop présumer de la grandeur d'âme d'un homme si haut placé dans l'estime de ses contemporains, j'aime à croire qu'il a



déjà racheté ce moment de défaillance par le plus sincère regret. Mais ces paroles n'en tombent pas moins comme des charbons ardents sur les plaies de la Pologne, et nos bourreaux s'en font une arme pour justifier les récentes hécatombes de Varsovie.

Faisons donc à chacun sa part dans les devoirs moraux en présence d'une question qui a eu le privilège de faire rougir de honte Louis XV !... et voyons si la Pologne n'a pas d'autres titres à la sympathie de l'Angleterre, hormis la pure pitié due au malheur.

Les hommes d'État russes doivent avoir une idée bien médiocre de la raison et de la dignité humaines. Quand ils mesurent la grandeur colossale de cet empire qui enlace le cercle polaire, et qui, broyant sous sa masse les peuples effarés, s'étend de plus en plus vers les limites méridionales de l'Europe et de l'Asie; quand ils parcoururent les premières phases de ses succès encouragés tour à tour par la complicité des uns et par la couardise des autres, ils doivent comparer l'humanité à un troupeau de bétail livré aux caprices du hasard, que l'on dompte au moyen de la ruse et que l'on gouverne au moyen de la peur. Quoi d'étonnant, si sur ces conclusions, héritage dégradant de l'invasion mongole, les tsars aient assis leur autorité, qui emprunte toute sa sanction au ciel pour s'imposer aux masses dans la formule : Le tsar est Dieu ?

Or, par sa position géographique et par ses tendances historiques, la Pologne eut pour mission de préserver l'Europe chrétienne du matérialisme russe et du fatalisme musulman.

Dès le déclin du xvi<sup>e</sup> siècle, les Russes, disciplinés par le plus sanglant despotisme, s'efforcent de franchir les barrières qui les séparaient de l'Europe centrale. Par Witebsk, par Smolensk et la vallée du Dnieper, par Czernigow, par Mohilew, ils ne cessent de tenter les passages et viennent toujours se heurter contre la pointe du sabre polonais. Deux cents ans de lutte traversés par les plus douloureux incidents des invasions tartares, des défections cosaques, des dévastations suédoises, ne suffisent point pour faire fléchir l'énergie nationale devant les dangers de l'invasion moscovite, et la Pologne reste sur la brèche sans demander ni un homme ni un écu à l'Europe fatiguée de ses querelles religieuses.

Telles étaient la virilité du caractère national et la foi dans ses destinées, qu'il a fallu effrayer le monde par la ruine de l'ordre moral pour livrer passage aux Russes sur le corps de la Pologne trahie par ses voisins.

En effet, l'histoire n'avait pas encore enregistré de pareil scandale.

Deux femmes, dont une chef du saint empire romain, protecteur né de la catholicité, et l'autre pape de la très sainte Église orthodoxe, tendirent la main au roi philosophe, adorateur du succès, qui ne crut ni à Dieu ni au diable. De cette alliance naquit le crime dont l'histoire crie vengeance. La Pologne fut partagée; chacun des conspirateurs couronnés s'empara de son lambeau, souriant avec cynisme à l'Europe stupéfaite. Mais cet assassinat audacieux, accompli sur une nation par les trames ténébreuses des trois copartageants en plein xviii<sup>e</sup> siècle, sous les yeux des penseurs qui analysaient les principes primordiaux de la morale, de la religion et de la justice, devait avoir pour



conséquence de faire faiblir les croyances monarchiques et de baisser le niveau de la foi religieuse des peuples. Devant cette énormité sans précédents les droits des nations pâlirent, car chaque peuple menacé du sort de la Pologne ne pouvait plus se confier qu'à sa force.

Les garanties morales de l'existence des États étant mises en doute, la révolution vengea l'outrage du droit européen et rassura les nations en les liant par le principe de solidarité contre toute nouvelle surprise. La Pologne seule est mise hors la loi.

Mais l'Autriche, la catholique, l'obligée de Jean Sobieski, la gardienne de l'ordre politique en Europe et de la sécurité de l'empire, comment a-t-elle osé prêter la main à cette œuvre de sang et de honte? Par quels avantages a-t-elle compensé les dangers d'une complicité, qui plaçait les Russes à quelques étapes de l'Allemagne et qui leur assurait la part du lion dans les dépouilles d'une nation amie? Par quel vertige, par quel oubli des principes élémentaires de sa propre conservation a-t-elle consenti à fortifier les postes avancés du roi de Prusse sur la Warta et la Vistule, pour lui laisser les mains libres sur l'Elbe et le Weser?

La Providence n'a pas encore dit son dernier mot, mais elle en a déjà dit assez pour soulager les consciences et pour laisser à l'histoire un grand enseignement. L'Autriche expie son apostasie; elle s'abreuve d'humiliations et du mépris que lui déversent ses ennemis et ses amis. Après avoir mendié des secours aux pieds du tsar, elle implore la révolution pour conjurer sa perte. Elle a voulu dans un effort suprême réhabiliter son prestige perdu, mais les baïonnettes françaises ont percé ce vase depuis longtemps fêlé, dont s'échappe aujourd'hui le flot des nationalités.

Selon l'heureuse remarque d'un prince homme de bien, qui peut dire désormais où est l'Autriche ?

Le démembrement de la Pologne eut pour conséquence de découvrir la frontière orientale de l'Allemagne et de mettre les Russes en contact permanent avec l'empire turc. Ces deux faits, gros d'anxieuses préoccupations, de nos jours suffiraient déjà pour démontrer aux plus incrédules l'importance capitale du rôle que la Pologne a joué dans l'équilibre de l'Europe. Notons d'abord ce phénomène plein d'enseignements, que depuis le partage de la Pologne la vie expansive de l'Allemagne et son influence sur les affaires de l'Europe s'amoindrissent et s'éteignent à mesure que la puissance russe grandit et se développe. On dirait que le voisinage de la Russie a atrophié le génie politique et militaire du peuple allemand. De 1757 à 1763 l'Allemagne a dépensé le reste de sa vitalité, pour se préparer à ce quiétude asiatique qui l'empêche encore aujourd'hui de révéler au monde ni ce qu'elle veut ni où elle va. En terminant la guerre de Sept ans Frédéric II a clos l'ère de sa gloire militaire ; à peine était-il descendu dans la tombe, que des sergents imberbes sortis des gardes françaises se mirent à donner des leçons aux disciples les plus renommés du grand capitaine. L'histoire dit qu'ils ne s'en tirèrent pas mal surtout quand ils conquièrent la Prusse en six semaines. En voilà assez pour la guerre.

Comme si elles fuyaient la *mal'aria*, les populations allemandes ne tiennent plus au sol natal. Ne voyons-nous pas tous les ans des milliers de ces exilés volontaires, qui s'en vont peupler les savanes et les forêts du nouveau monde,



qui affrontent les périls d'un long trajet, qui livrent leur pécule et leurs familles aux plus cruelles incertitudes de l'avenir, plutôt que de rester? Qui les pousse à ce sacrifice amer de l'expatriation? — La misère, le dégoût, le désespoir, signes les plus caractéristiques de la décadence de l'État. Ils s'en vont, parce qu'ils n'espèrent plus. Ils abandonnent une patrie enlacée dans les filets de la politique russe, et dévorée par l'armée des princes de toute taille, qui reçoivent le mot d'ordre de Saint-Petersbourg. Depuis 1815, ces nobles lecteurs de la *Gazette de la Croix*, après avoir perdu le sens national et la conscience de leur identité allemande, se sont faits les instrumens dociles de la politique de compression patronée par le gouvernement russe, et tout récemment ils séchaient de dépit parce qu'une nouvelle conspiration a avorté dans les conciliabules de Varsovie. Oh! qu'ils eussent tressailli de joie, si un nouveau Paskiewich eût jeté aux pieds du tsar la Hongrie avec l'honneur allemand?.. En voilà assez pour la politique.

On connaît à la politique russe un mérite, dont aucun autre gouvernement ne saurait se prévaloir : c'est la persistance dans les vues et la flexibilité dans les moyens. Pour atteindre un but convoité avec ardeur la Russie sait attendre. Dans sa conduite politique, elle prend à rebours l'axiome économique : *times is money*. Elle n'a pas cette fièvre d'impatience qui agite les gouvernements populaires, lorsqu'il s'agit de réaliser une idée acclamée par l'opinion. Médite-t-elle un projet d'agression sur son voisin, elle sait toujours mettre de son côté l'apparence du droit et donner le change aux dupes. Catherine II intervenait en Pologne pour protéger la liberté des cultes dissidents et les *liberum veto*, pendant que ses agents pré-

chaient sur le Bosphore l'extermination des infidèles ; et Voltaire chantait la sagesse de la Sémiramis du Nord !

D'un seul trait, aussi énergique que vrai, Napoléon I<sup>er</sup>, ce grand connaisseur d'hommes, peignit son contemporain Alexandre : « Grattez l'épiderme d'Alexandre galant homme, vous sentirez dessous la peau du cosak. » Le monarque russe n'a pas démenti ce jugement anticipé. Type par excellence du paysan madré, sous les dehors de la bonhomie et de la franchise, il savait cacher les projets ambitieux d'agrandissement et d'influence. Laissant à ses alliés l'odieux plaisir de se vautrer dans l'orgie de la victoire, Alexandre se mit à la quête de la popularité parmi les vaincus. Au besoin, il s'apitoyait sur les infortunes du grand empereur confiné au milieu des flots, mais il s'excusait d'impuissance de l'arracher des mains d'Hudson-Lowe. Par la simplicité de ses manières et par les velléités de son faux libéralisme, le tsar Alexandre conquit une nombreuse clientèle d'admirateurs dans l'Europe occidentale, et même la France libérale donna dans le piège. Si parfois le culte des hommes manquait à l'idole, les femmes complétaient l'apothéose. Initié aux mystères de l'illuminisme par madame de Krudener, l'illustre adepte sonda à l'aise les rêveries creuses de la jeune Allemagne, et sans rire fou, poussa la plaisanterie jusqu'à singer l'enthousiasme d'un converti.

Mais le tour était joué : la main russe dans le critérium de la pensée allemande, et le corps germanique livré aux luttes incessantes de deux antagonistes, voilà l'œuvre de tant d'habileté. Maintenant la Russie, sans crainte d'être dérangée, pouvait tourner son activité vers un autre point du vaste horizon de ses convoitises.



C'est une opinion généralement admise, que le génie de l'islamisme ne se prête pas aux exigences du temps et du progrès; que, stationnaire et fatale, la doctrine du Prophète est trop exclusive pour pouvoir assimiler sans violence et transformer en corps de nation les peuples soumis. On nous montre les Turcs campés sur le Bosphore depuis le temps de Mahomet II sans pouvoir prendre racine sur ce sol mouvant foulé jadis par les Thraces, les Macédoniens, les Grecs, les Slaves, et tant d'autres barbares qui rançonnaient le Bas-Empire.

Contre l'opinion imposante qui a voué l'empire turc à la destruction plus ou moins prochaine, contre les anathèmes de toutes les églises chrétiennes jetés à la face de l'infidèle, de son dieu et de son prophète, il y aurait certainement de la témérité à élever la voix en faveur du condamné; les uns crieraient au paradoxe, les autres à la profanation. Je ne joue pas avec ces armes-là; le Turc est condamné, il faut qu'il meure.

Mais personne, je pense, ne pourra trouver mauvais si je prends la liberté de signaler les influences délétères qui ont valu au Turc l'état grave dont il se meurt: la morale politique ne peut que gagner à ce diagnostic.

Je ne nie pas que le fanatisme musulman n'ait contribué pour une grande part à la décomposition sociale de la Turquie; cependant, malgré ses instincts turbulents et son esprit des conquêtes, le Turc, comme tant d'autres nations, n'aurait pas manqué de profiter du bénéfice du temps pour calmer son exaltation religieuse et se constituer en société régulière, si le génie malfaisant de la Russie n'eût troublé à dessein le pénible travail des réformes commencé par la destruction des janissaires.

Mais la régénération de la Turquie débutait en des temps malheureux. — Après avoir terrassé la Pologne et endormi l'Allemagne, la politique russe n'eut plus garde de se gêner pour faire ses affaires à Constantinople ; elle mit en campagne ses agents dressés aux services ténébreux, — il n'en manque pas en Russie. — Ils se répandirent dans les provinces turques soufflant le feu de la désaffection, envenimant les vieilles haines, flattant les préjugés des uns, les espérances des autres, compatissant aux misères du peuple, et parfois les soulageant en à-compte sur la prochaine délivrance. Aux Grecs ils parlaient de Thémistocle et d'Epaminondas ; aux Slaves, de la grande famille placée par la Providence sous le régime *paternel* des tsars. Ensuite on offrit la solde aux petits princes besoigneux qui rêvent encore leur future grandeur sur la ruine du croissant. Tel évêque ou archimandrite recevait des dons pesants d'or ; tel pope se drapait dans les ornements brodés par les mains *augustes*. On payait le dévouement avec des croix *d'honneur* et de la monnaie sonnante. — Comment résister à la tentation ? — Vive le tsar protecteur ! mort au Turc ! à bas l'infidèle ! Hélas ! rien n'est crédule comme le malheur ; rien n'est aveugle comme la haine ! ...

Pour précipiter la désorganisation sociale de l'empire turc, les représentants politiques de la Russie à Constantinople prirent en main la haute direction de cette œuvre d'iniquité ; ils s'interposèrent entre la Porte et ses sujets, d'abord comme médiateurs officieux, bientôt comme protecteurs du peuple orthodoxe. Si l'on s'avisait de leur parler du droit du sultan, ils montraient l'armée russe prête à franchir le Pruth. Ainsi, on vit en Turquie deux pouvoirs, l'un nominal entre les mains du sultan, l'autre effectif



entre les mains du tsar. En face de l'Europe muette le protectorat russe avoué et proclamé sans réserve passa comme une nécessité fatale et comme une conséquence naturelle de la loi du plus fort.

Voilà la morale de la Sainte-Alliance !

Il est évident que sous la pression insolente de l'étranger, sous un régime faible et anarchique, toute initiative de réforme devait échouer contre le fanatisme de la foule et l'ambition des princes feudataires, deux éléments dissolvants, que la Russie, habituée à pêcher dans l'eau trouble, entretenait avec soin.

Si, détournant l'attention de ces trames occultes, nous la portons sur les faits militaires et politiques, accomplis par le cabinet russe en vue de l'affaiblissement successif de la Turquie, nous sommes obligés de reconnaître l'habile combinaison de la force et de la ruse pour en hâter la dissolution.

Quand après une victoire sur l'*infidèle* le cabinet russe liquidait ses frais de guerre, il était trop avisé pour faire payer argent comptant les succès de ses armes. Une extorsion de ce genre lui aurait valu la désapprobation de l'Europe et la désaffection des chrétiens d'Orient chargés pour la plus grande part du poids des impôts. Mais, se prévalant d'une fausse modération envers l'Europe et des apparences de générosité envers le vaincu, le cabinet russe ne le ménageait pas plus pour cela. Il savait retrouver son compte dans la balance des tarifs commerciaux d'importation et d'exportation imposés à la Turquie par les traités. Sous cette forme d'indemnité de guerre, les produits russes accueillis en Turquie avec un faible droit, ruinaient le commerce turc, arrêtaient les sources de la pro-

duction et exaspéraient le peuple contre le gouvernement du sultan, en lui attribuant tout l'odieux d'un traitement inégal pour les provenances des deux pays. En attendant, la magnanimité du vainqueur était à couvert.

Par la conquête de la Crimée, la Russie avait transformé la mer Noire en lac russe. Elle y abritait les formidables engins qui devaient un jour battre en brèche la vieille cité de Bysance.

Sous la menace permanente de sa marine militaire, le cabotage ture perdit bientôt la route vers les contrées caucasiennes et la Perse, abandonnant au commerce russe l'approvisionnement des marchés sur la côte orientale du Pont-Euxin. Qui comptera les pertes de ce chapitre dans le bilan du commerce de Constantinople?

Par la conquête de la Bessarabie, la Russie s'assura d'une porte d'entrée dans les principautés. Une fois à Jassy et à Boukarest, elle promenait son protectorat depuis les bouches du Danube jusqu'aux bords de l'Adriatique, réglant la politique des hospodars selon les conseils de ses propres intérêts, encourageant l'indépendance et comprimant le plus faible instinct de liberté.

Mais une maille aurait encore manqué dans cette chaîne de satan, qui enserrait de plus en plus les États du grand-seigneur. L'Europe se chargea de la forger. Exploitant les sympathies du monde chrétien en faveur des Grecs, le cabinet de Saint-Petersbourg a réussi à faire élever sur le pavois ce roi-fantôme qui trône dans la cité de Minerve moyennant rente perpétuelle, et qui quête une bribe du cadavre que le vautour russe aura dédaigné.

Tant de violence et d'hypocrisie allait enfin aboutir à



un dénouement final, — c'est de l'histoire d'hier, — surprendre l'Europe par l'audace de l'agression, précipiter les événements, consommer la conquête matérielle de la Turquie, étouffer ses cris de détresse avant qu'ils ne parvinssent à éveiller l'attention du monde politique, telle fut la donnée que le cabinet russe, lassé du supplice de Tantale, s'attacha à résoudre en 1854. L'heure semblait très propice pour tenter l'aventure; car personne ne paraissait disposé à se jeter résolument en travers pour prolonger l'agonie de l'illustre malade dont le tsar sonnait le glas à coup de canon.

La France, fatiguée des agitations de 1848, ne demandait que du calme et du travail. Son illustre chef caractérisait en quatre mots sa future politique : *L'empire, c'est la paix.*

L'Angleterre, à part ses armements maritimes, comptait tout juste assez de *riflemen* et de *horse-guards*, pour faire croire à ses voisins qu'elle avait une armée.

Le roi de Prusse, bon et loyal cousin, avait bien autre chose à faire que de se mêler de la question d'Orient. Sa question d'Orient était à Vienne, et de la politique allemande il ne connaissait que *les développements du droit historique.*

Quant à l'Autriche, occupée à faire de la police en Italie et de l'*ordre* en Hongrie, que pouvait-elle? — Lever la main sur son bienfaiteur? — Eh! oui, elle en aurait eu envie, mais en fouillant dans le sac vide, elle s'aperçut que le dernier kreutzer avait été mangé dans la guerre des Magyars. C'était donc le moment comme jamais, de jeter le masque et de débarrasser de tout frein de fausse pudeur les instincts voraces d'une agression dès longtemps pré-

méditée. Deux cent mille Russes franchirent le Pruth.—  
On sait le reste....

Que Dieu me garde de rabaisser par un lyrisme intéressé l'imposante personnalité d'un prince qui inspire l'admiration et le respect par la grandeur de ses idées et de ses œuvres. Polonais proscrit, j'abrite mon indépendance sous le privilège d'inviolabilité acquise au malheur parmi les nations libres, et la main sur la conscience, je dénie le droit de soupçonner la liberté de mes sentiments et de mes pensées. Je n'ai jamais mêlé ma voix dans le concert des louanges à l'adresse des princes et des peuples, parce qu'ils ont eu parfois des accents de pitié pour les infortunes de mon pays. La Pologne demande plus que de la pitié, elle demande justice. Tant que le crime de son partage n'est pas vengé, ses enfants en deuil n'ont pas d'encens à brûler sur les autels de puissance et de gloire. — Mais comprimer par un mutisme mal venu le sentiment d'admiration pour l'homme fort et juste qui, en face du danger, a rappelé l'Europe à sa dignité, et qui, au milieu d'une défaillance universelle, a relevé fièrement le drapeau de l'honneur et du droit, — ce serait un lâche oublié, sinon une coupable indifférence. Qu'on le sache donc, sans l'énergique initiative de l'empereur Napoléon III, l'histoire de nos misères allait enregistrer un crime de plus et une honte de plus, et qu'on ne marchandé pas l'honneur à lui et à ses vaillants soldats, car ils ont brisé la chaîne du temps et enseveli les infamies de quarante années sous les ruines de Sébastopol.

Mais la Turquie est-elle sauvée? Ses amis les plus sincères ne l'osent affirmer. Pour le quart d'heure elle n'a pas à redouter le retour offensif des Russes. L'Europe



veille au grain, et il n'est pas probable qu'il prenne envie à son ancien protecteur de recommencer de sitôt le jeu de matador en bottes fortes. Depuis la chute de Sébastopol les Popilius de la Russie sont prudents. Cependant il faut avoir un cœur de bronze pour sonder sans frayeur les profondeurs de l'abîme que le protectorat russe a creusé sous le trône des sultans. Dans ce tumulte d'éléments discordants qui ébranlent l'édifice miné par sa base, s'il n'a pas encore sombré, c'est que la France et l'Angleterre le soutiennent en l'air. Le jour où cet appui aura manqué, tout croulera avec fracas. Or, quand la question de la vie d'un État repose dans ce dilemme, qui ose répondre du lendemain ?

D'un autre côté je doute qu'il y ait un seul homme d'État franchement disposé à croire que la Russie a renoncé pour toujours à ses visées sur Constantinople ; — pour une question de cette portée, la politique russe ne se résigne jamais ; c'est une partie remise, voilà tout.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on connaît cette faiblesse commune à la nature humaine, que lorsqu'un danger nous menace, lorsqu'une éventualité fâcheuse trouble le repos de notre âme, nous aimons par-dessus tout à supputer les chances favorables et à imaginer mille et une causes probables qui doivent détourner le coup fatal ou en amortir l'effet. On nous dit : La Russie n'est plus ce qu'elle fut sous Nicolas I<sup>er</sup>. Sa situation financière, son influence politique gravement atteinte par les derniers événements, se sont compliquées encore d'une entreprise périlleuse de réformes sociales qui lui vaudront des em-





barras pour la longueur d'un siècle. A mesure que le peuple russe débarrassé de ses chaînes goûtera aux bienfaits d'une sage liberté, les besoins du bien-être matériel et moral lui feront apprécier les avantages de la paix et du travail ; l'esprit public, plus indépendant et plus éclairé, détournera le gouvernement des entreprises aventureuses de guerre et de conquête, pour diriger son activité vers les chemins de fer, les télégraphes, la navigation, l'industrie, l'agriculture et le commerce, seuls objets dignes de la sollicitude d'un grand empire. La Russie a rompu décidément avec ses traditions politiques. Sa diplomatie a laissé passer sans *veto* les événements de l'Italie ; elle s'est réconciliée avec la France et l'Espagne ; elle a concouru franchement à l'organisation des principautés danubiennes ; elle a repoussé la main que lui tendait François-Joseph pour renouer l'accord brisé ; elle n'a pas craint d'ouvrir un champ libre à la discussion des principes fondamentaux de sa constitution sociale ; elle ne recule devant aucune réforme compatible avec le caractère particulier de son peuple et les besoins du siècle. Après avoir fourni à l'histoire de notre époque des preuves si évidentes de son bon vouloir, de sa modération et de sa justice, comment ose-t-on encore semer la méfiance et nous parler de la Russie provocante ou agressive ? Si l'on considère en outre, que les populations de la Turquie se lancent résolument dans le courant des idées nouvelles ; que le vent des nationalités a soufflé sur les provinces turques ; que chacune d'elles, sourde aux excitations russes, dirige ses aspirations vers l'autonomie et l'indépendance ; que le Serbe, le Bulgare, le Valaque, l'Albanais, chacun fouille dans les ténèbres du lointain passé pour remonter à l'origine de sa race et af-





firmer son identité, il faut avoir l'esprit troublé par des craintes imaginaires pour attribuer à la politique russe des arrière-pensées dont les faits les plus évidents contredisent la probabilité.

De semblables arguments sont certainement plus que suffisants pour convaincre ceux qui, avant tout, veulent être convaincus. Je ne prétends pas alarmer les gens qui se payent d'apparences, ni désillusionner les poètes, qui chantent des idyles sur la paix universelle. A tout seigneur tout honneur. Ma réplique s'adresse aux hommes de bonne volonté qui jugent des événements à venir en examinant sans parti pris les éléments qui doivent les faire naître.

Si vous avez vu de près la société russe, et si vous avez sondé les aspirations intimes qui unissent dans un faisceau indissoluble les croyances religieuses, politiques et sociales du peuple, vous n'avez pas manqué de surprendre une idée qui impressionne au même degré tous les individus de la nation ; cette idée, c'est la conquête de Constantinople. Ce sentiment si universellement fixé dans le cerveau du peuple, n'est pas éclos d'aujourd'hui. Sans remonter plus loin, laissons-en l'honneur à Pierre I<sup>er</sup>. Depuis son règne qu'il a fait du chemin !... L'idée de cette conquête, d'abord couvée dans les secrets d'État, n'eut pour confidentes que de rares adeptes, qui épelaient dans le testament du grand tsar. Peu à peu, répandue sous toutes les formes parmi les populations, elle a grandi avec les succès politiques de la Russie et elle est devenue de nos jours un des dogmes de sa foi. Entretenu dans la haine de l'infidèle par d'habiles complaints et par des histoires imagées du martyrologe des chrétiens soumis à

la Turquie, le peuple orthodoxe a fait de la délivrance de ses corréligionnaires la condition de son propre salut. Il gémit et s'indigne du scandale des siècles témoins de la domination du croissant, et il ne connaît qu'une gloire, c'est celle de hisser la croix à trois branches sur le dôme profané de Sainte-Sophie. Pour lui, aucun sacrifice n'est assez douloureux, aucun fait d'arme assez brillant, tant que l'Église orthodoxe, scindée par le sabre de Mahomet, gravite autour de deux centres. Il est toujours prêt à commencer la croisade.

Bien au-dessus de la foule ignorante et fanatique s'élève la classe élégante qui, par ses connaissances variées, par la distinction de ses manières, par l'urbanité de ses mœurs jointe à une vie large, a conquis les suffrages des salons européens. Vous croiriez qu'entre ces deux extrêmes sociaux, qui n'ont rien de commun ni dans l'ordre matériel ni dans l'ordre moral, il y a un vide. Non..., ce vide est comblé par l'idée commune de la conquête de Constantinople.

Si la possession de Tsarograd (1) passionne le peuple russe par la satisfaction qu'elle offre à ses sentiments religieux, les classes intelligentes ont déjà depuis longtemps calculé les avantages matériels que cette conquête doit réaliser. La future capitale de l'empire russe assise à cheval sur l'Europe et l'Asie, relié par des canaux naturels avec deux mers, dont le courant commercial depuis la plus haute antiquité n'a jamais changé de route, défendue au nord par les chaînes de Balkan, au midi par le lac de Mar-

(1) En langue russo-slave, Constantinople s'appelle Tsarograd, ville du tsar, capitale du tsar. Ce seul vocable peint la vivacité des aspirations populaires.



mara, n'est-ce pas là une métropole par excellence pour un empire qui n'a pas de limites ? Et puis, à proximité de cette ville éclairée par le soleil d'Orient, au milieu de ces mers bleues, dont le faible et perpétuel roulis apaise l'âme troublée par les rêves de plaisir, d'ambition et de gloire, en face de ces myriades d'ilots qui racontent encore les temps héroïques de la vieille Hellade, croyez-vous que le Russe ne se sent pas humilié d'être condamné à se mirer dans les eaux fangeuses de la Newa et à se morfondre dans les glaces du golfe de Finlande pendant huit mois de l'année ?

A ces considérations déjà si concluantes pour entraîner vers les rives du Bosphore l'esprit public de la Russie, vient s'ajouter l'intérêt capital, l'agrandissement territorial de l'empire et l'érection définitive de cet édifice panslave, dont les matériaux préparés de longue main et payés avec de l'or russe, seront fournis par la Turquie et par l'Autriche.

Quand tous les sentiments, tous les intérêts, tous les préjugés, toutes les aspirations d'un peuple convergent vers le même but ; quand une main patiente et habile ouvre les voies d'exécution en côtoyant la morale et la foi des traités, qu'importe la question des finances et des réformes russes ? L'Angleterre a dépensé 27 milliards dans les luttes stériles de sa prépondérance politique ; elle porte fièrement la lourde charge de son passé sans espoir d'être jamais soulagée. Dira-t-on qu'elle est à bout de ressources ? Et la Russie serait en peine de trouver une avance de fonds, lorsqu'il s'agira de mettre la main sur les provinces, dont la richesse territoriale fait envie à l'Europe entière, et dont les frais d'occupation seraient



soldés le lendemain par la valeur du butin? — Allons donc! le crédit se laisse tenter par des entreprises plus véreuses que celle-là, et ce n'est pas de nos jours que les gros capitalistes ont commencé à prélever les escomptes sur les cataclysmes européens. Ils ne sont pas si novices.

Mais la réforme, mais ses embarras actuels, mais son influence sur la politique future de l'empire russe?

Avant de répondre à ces objections, me sera-t-il permis d'exprimer un doute, sinon un étonnement?

Je crains que l'Europe occidentale ne se paye de grands mots vides de sens et qu'elle ne soit le jouet d'une audacieuse mystification, au moment où elle adresse ses dithyrambes au réformateur de la Russie. A l'entendre, ne croirait-on pas qu'il s'agit de quelque déclaration des droits de l'homme, et que l'empire russe commence son 1653 sinon 1789?

Un mot d'abord sur la spontanéité de l'acte d'émancipation, qui fait tant de bruit dans le monde.

Pendant un règne de vingt-huit ans, l'empereur Nicolas, comblé des faveurs de la fortune, marcha de succès en succès, et par sa prépondérance politique en Europe comme par les acquisitions de nouveaux territoires en Asie, fortifia les bases du pouvoir absolu. Nestor de la Sainte-Alliance, protecteur de vieilles légitimités issues du droit divin, pourchasseur de toute idée qui sentait la réforme, il avait incorporé à l'empire de vastes provinces au delà du Caucase, affaibli la Turquie par des traités imposés à la pointe du sabre, menacé l'indépendance de la Perse, et étouffé dans le sang l'insurrection polonaise de 1830. Il n'en fallait pas tant pour exalter l'orgueil national et pour asseoir le principe du pouvoir suprême



sur l'infaillibilité politique et religieuse du tsar. Les Russes s'inclinaient sans murmure devant la volonté d'un homme à qui tout semblait possible.

Restait encore la conquête définitive de la Turquie ; celle-ci allait couronner les grandeurs du règne et imprimer dans l'esprit du peuple la dernière sanction du pouvoir absolu. Donc, plus d'hésitation, le puissant tsar marque sur le cadran de l'histoire la dernière heure du *Monsieur malade*, et une formidable armée d'exécution va enfin avoir raison d'une longue résistance de l'agonisant, lorsqu'un coup de foudre parti de Toulon brise les armes des assiégeants au pied des murs de Silistrie et plonge les flottes russes dans les abîmes de la mer Noire.

L'histoire présente rarement des exemples d'un semblable démenti à l'infaillibilité d'un homme puissant et présomptueux. Qu'on se figure ce désenchantement après une longue suite de succès.

A cette chute l'empereur Nicolas ne pouvait survivre ; mais ici encore ce privilège de la fortune fut servi à merveille ; car jamais la mort ne vint plus à propos pour épargner à la victime les douleurs de sa double déchéance. Il mourut laissant à son fils pour héritage les hontes de sa défaite, le découragement et le doute de la nation.

Pour prendre la succession avec un pareil bilan, il a fallu du ménagement et de la prudence. L'empereur montant sur le trône dépouillé des prestiges du succès, ne pouvait plus prétendre à continuer le règne du bon plaisir et de l'infaillibilité personnelle, car l'absolutisme ne s'affirme que par le succès. A défaut des faveurs de l'aveugle déesse, il a fallu chercher un levier capable de remonter l'autorité morale du nouveau souverain sans rien sacrifier de ses

privilèges ni de son omnipotence. Ce levier fut trouvé dans l'affranchissement des paysans.

Je l'avoue, je me sens mal à l'aise de fouiller dans la conscience d'un bienfaiteur, quand le bien accompli a le monde pour témoin. Lorsqu'une mesure de haute moralité, conçue dans l'initiative généreuse et spontanée du pouvoir suprême, vient soulager de longues infortunes ou secourir les victimes d'une barbare oppression ; quand une puissante volonté, ne s'inspirant que du bien, dicte des lois protectrices de la liberté et de la dignité humaine, je m'incline avec respect et je bénis la main qui accomplit les œuvres de la Providence. — Mais lorsqu'un homme acculé dans l'impasse des circonstances difficiles, cherche à dégager son chemin au moyen des concessions plus ou moins libérales, serait-ce indiscret que de demander où il va ? Je n'ai qu'à suivre les traces du sang répandu sur les pavés de Varsovie, je n'ai qu'à lire la célèbre circulaire du chef de police Muchanoff, j'y trouve le commentaire complet des réformes russes.

Lorsque l'empereur Alexandre II émit le vœu de l'affranchissement des serfs, il savait d'abord que cette entreprise allait trouver un sympathique écho dans la phalange intelligente et généreuse des jeunes Russes condamnés au mutisme pendant le règne précédent. D'un autre côté, ce ne fut pas une mince conquête qu'il fit, en gagnant dans l'estime et dans la confiance de ces hommes d'élite qui, en tous les pays, battent en brèche les monstrueux abus de la force pour établir l'ordre légal. Et qu'avait-il à craindre de la résistance de l'aristocratie territoriale ? est-ce la vengeance de ces farouches boyars, qui mouraient jadis, insulte aux lèvres, sous la hache impitoyable d'Ivan le Ter-



rible, ou qui se laissaient décimer par la main du grand niveleur Pierre I<sup>er</sup>? — Rien de tout cela. — La plupart des nobles, obéissant à cet entraînement d'une idée généreuse qui ne compte pas avec les sacrifices lorsqu'il s'agit d'accomplir une œuvre d'humanité et de justice, étaient déjà depuis longtemps acquis à la réforme. D'autres, assurés des compensations dans les faveurs du pouvoir, se laissaient glisser doucement sur la pente des idées nouvelles. Ceux qu'un égoïsme froid et avide retenait dans le camp de vieux abus, ne se sentaient par le courage de crier à la spoliation. Ils avaient en face seize millions de paysans de la couronne affranchis de la servitude personnelle, exemple trop dangereux pour des parias encore pliés sous le *batog* (1) du seigneur, mais humanant déjà la liberté qui était dans l'air.

Ainsi, en faisant la part de quelques rancunes impuissantes et de quelques sarcasmes chuchotés dans l'ombre contre l'esprit de la révolution, quels sont donc les obstacles qu'il a fallu vaincre, quels sont les sacrifices qu'il a fallu s'imposer pour faire passer la réforme? — Un ukaz, et tout était dit.

Or, l'ukaz a paru. De par la volonté de l'empereur, le paysan tient sa chaumière et son jardin, — c'est peu pour le citoyen d'aujourd'hui, — c'est beaucoup pour l'esclave d'hier. Soustrait à l'arbitraire du seigneur, le nouvel affranchi reste toujours désarmé contre l'arbitraire du gouvernement. Certes, je suis loin de penser qu'il ait perdu au change, mais celui qui y gagne le plus, c'est l'empereur. Il a groupé autour du trône ceux qui souffrent et

(1) Le fouet.

se souviennent. Avec ce renfort d'hommes obligés il peut affronter les sourdes colères de la noblesse, qui, bon gré mal gré, a fait les frais de la réforme. Qu'on ose maintenant mettre en doute l'infailibilité de son pouvoir personnel ! .... (1)

Je cherche vainement par quelle suite de complications l'affranchissement des paysans pourrait entraver la marche politique du cabinet de Saint-Petersbourg dans les affaires d'Orient, et, malgré moi, j'arrive à cette conclusion, que la réforme prise dans ses dernières conséquences n'est qu'un instrument puissant et docile qui, dans les mains du tsar, menace plus que jamais l'avenir de la Turquie et la paix du monde.

Je l'ai dit dans le cours de cet écrit : la Russie n'a pas de limites. Hier encore un rempart de montagnes la séparait du céleste empire à l'extrême Orient ; aujourd'hui les journaux nous apprennent que les Cosaks veillent sur la rive gauche du fleuve Amour, et qu'un immense territoire, escamoté sans bruit, complète la frontière de la Sibérie. Mais Pékin est encore loin ! Pas si loin qu'on le croit. Les obstacles naturels sont franchis et la route libre vers le midi double la force de la tentation. Au jour marqué, qui empêchera une armée russe d'aller prêter la main à

(1) Au milieu des sanglantes représailles que les paysans russes exercent parfois contre leurs propriétaires, ils ne manquent jamais d'invoquer le nom du tsar comme la sauvegarde de leur impunité. Souvent les égarements d'une horrible vengeance contre les châteaux n'ont pour motif que le soupçon d'un prétendu complot tramé par les nobles contre l'autorité ou la vie de l'empereur. La réforme ajoute une nouvelle force à cette alliance tacite de l'autocrate avec la foule ignorante et malheureuse.



l'anarchie ou à l'empereur tartare pour prix de nouvelles annexions? Pour nous, malgré la dernière visite de l'armée anglo-française, la Chine est un pays d'énigmes.— mais les Russes y voient clair. Leur ambassadeur à Pékin nous a donné la mesure de son influence, lorsqu'il reçut l'armée alliée comme médiateur obligeant et empressé. Le fils du ciel étant en fuite, l'agent russe le remplaça pour aviser à la paix! L'avenir nous réserve d'étranges surprises dans ces parages éloignés où les intrigues et l'or de la Russie préparent les voies aux entreprises plus accentuées.

Chamil est tombé sous nos yeux, et les passages du Caucase se trouvent enfin débarrassés d'un ennemi, dont la résistance héroïque couvrait la Perse pendant un quart de siècle. Que penser du réformateur pacifique de la Russie, qui prêche en Europe la modération et la paix, et qui entame l'Asie par les deux bouts?

Lorsque les deux empereurs, dans les entrevues de Tilsitz, comptaient les étapes de Moscou à la frontière de Lahore, et qu'ils démontraient avec une évidence mathématique la possibilité de mettre à jour fixe, la main sur l'Inde, on se demande : que serait-il arrivé, s'ils eussent traité cinquante ans plus tard?... Je sais bien qu'il y a des hommes parfaitement rassurés sur les dangers de l'avenir et qui imaginent des remèdes merveilleux pour les causes désespérées. Ceux-là taxeront de chimères les enseignements des faits accomplis et mettront au compte de l'intérêt polonais mes anxieuses remarques sur les tendances de la politique russe. Qu'ils se détrompent cependant, car, en traçant ces lignes, je détourne les yeux du drame lamentable qui s'accomplit dans mon pays, et je ferme mon cœur aux égarements de la haine ou de la dou-

leur. Or, veut-on savoir ce qui serait arrivé si la bataille de Friedland eût eu lieu de nos jours? On n'a qu'à mesurer la distance de Téhéran à Caboul et qu'on sonde les haines qui fermentent sans cesse dans la Péninsule indienne, — on saura le reste.

Parmi les opinions qui divisent le peuple anglais en matière du droit public de l'Europe, on s'explique difficilement l'existence de ce parti, qui ne connaît que le traité de Vienne. Toutes les fois qu'un événement politique donne le démenti au décalogue de la Sainte-Alliance, il y a consternation et deuil dans les rangs des conservateurs anglais. Pourquoi ces alarmes montées au diapason d'une calamité publique? Quels sont donc les avantages matériels, que le traité de 1814 a garantis à la Grande-Bretagne? Que la Russie, la Prusse ou l'Autriche se cramponnent à la lettre morte du pacte honni, on le conçoit : elles ont partagé en commun les bénéfices de la victoire payée avec des deniers anglais; elles ont confisqué des nations, coupé des territoires, confondu les origines, scindé les nationalités, le tout pour s'arrondir, pour se fortifier et pour contenir par une perpétuelle menace les mouvements de l'esprit français. Pour garder les biens si mal acquis, elles se sont liées par une solidarité des garanties réciproques et elles ont érigé en droit public une conspiration permanente contre la justice et l'humanité.

Mais l'Angleterre peut-elle prétendre au bénéfice de ces arrangements, que les instincts libéraux de ses habitants repoussent et condamnent? A-t-elle besoin de couvrir l'intégrité de ses postes maritimes par la sanction d'un traité que l'on déchire feuille par feuille depuis 1830? Ne serait-il pas temps pour les hommes d'État anglais de



rompre avec les traditions d'une politique qui ne brille que par l'équivoque? Défendre d'une main les théorèmes usés du droit public européen pour miner de l'autre l'édifice que ce droit protège, c'est une œuvre à double entente. On ne peut pas être avec la révolution en Portugal, en Espagne, en France, en Belgique, en Italie, et garder sa place marquée dans les conseils de la Sainte-Alliance. Le système de laisser faire et de laisser aller ne va plus à la hauteur de l'esprit novateur et de la fierté britanniques. Il n'est plus de mise d'ergoter sur le sens de tel ou tel article du droit international avec Grotius, Pouffendorff ou Vattel, et de s'escrimer en tours d'habileté pour lever telle ou telle difficulté diplomatique.

Deux questions immenses se posent d'elles-mêmes sur la scène politique de l'Europe, avec toute la brutalité inexorable de leurs conséquences.

D'une part, les nationalités, comme des spectres endormis pendant des siècles, se dressent du tombeau et réclament leur droit à la vie. Comment la refuser aux martyrs?

D'autre part, l'Orient, haletant sous les étreintes du fanatisme, courbe la tête devant la fatalité de ses destinées et se livre pièce par pièce entre les mains du Cosak. Quelque fertile que soit en ressources le génie anglais, il ne suffira pas à la double tâche de protéger la renaissance politique et sociale de l'Europe, et de soustraire l'Asie aux envahissements du tzarisme.

Plus avisé que ses chefs, avec le bon sens pratique qui le distingue, le peuple anglais ne se laisse plus égarer dans le choix de ses alliances. Depuis trente ans il ne cesse de proclamer dans ses meetings, la nécessité d'une en-

tente cordiale avec la France. Il fait la sourde oreille aux excitations de la méfiance et de la jalousie ; il étouffe les préjugés et les vieux ressentiments pour resserrer l'union des deux pays. Pourquoi ces avances imperturbables et ces démonstrations insolites, qui déroutent la tradition et font mentir le passé? — C'est que le peuple anglais a une intuition claire de l'avenir réservé à l'Orient, si les deux puissances occidentales épuisent leur activité en luttes d'antagonisme stérile, où l'amour-propre des brouillons trouve à peine son compte. En examinant de près ce Saturne politique qui dévore les nations, le peuple anglais a mis le doigt sur le foyer de sa force, et dès ce moment il a compris que le salut de l'Orient est en Pologne.

Maintenant, ma tâche est remplie. Plus éloquents que ma faible voix, les faits parlent et leur langage ne trompe personne. Malheur aux sourds et pitié à qui ne voit que la raison, la justice, le sentiment de la conservation sociale ; l'intérêt de la liberté, l'honneur et la solidarité des peuples plaident la cause dont le noble lord John Russel a décliné la défense.

Dans une récente publication, aussi lumineuse que concise, l'éminent auteur de *La Pologne et son droit* (1) se pose cette question : « La Pologne doit-elle rester comme » un cadavre au fond de la tombe où Catherine II, Marie-Thérèse et Frédéric II l'ont enterrée vivante? Ou bien,

(1) *La Pologne et son droit*, par J. Vilbort, chez Dentu, 1860, avec cet épigraphe : *Contra hostem æterna auctoritas.*



» la Pologne vit-elle? — Si elle est décidément morte,  
» alors elle n'appartient plus qu'à l'histoire qui, en racon-  
» tant son triple partage, tracera le tableau de la plus  
» monstrueuse des iniquités. Si, au contraire, elle vit en-  
» core après les désastres et les maux innombrables qui l'ont  
» frappée depuis un siècle, la restauration nationale de la  
» Pologne s'imposera à l'Europe au moment de la consti-  
» tution des peuples danubiens, non-seulement comme  
» un acte de justice et de réparation, mais comme une  
» nécessité inévitable. »

A l'heure qu'il est, le sang des victimes égorgées aux pieds de la statue de Sigismond n'est pas encore figé. La Pologne vit et elle retrempe son énergie dans le martyre. Si sa reconstitution est une nécessité inévitable pour le salut des provinces danubiennes, elle est urgente pour le salut de l'Orient et la sécurité de l'Europe. Par le fait du premier partage, la Sainte-Alliance des trois puissances du Nord date de 1772. Depuis cette fatale époque, le concert politique entre les copartageants résiste aux vicissitudes du temps, et lorsqu'il s'agit d'étouffer les gémissements de la victime, ils sont toujours d'accord. Devant l'abus de la force les générations passent muettes et indignées, mais la force se rit de l'humanité et du droit, et la Russie avance vers l'Orient, laissant à ses deux complices le soin de veiller sur ses frontières européennes. Ainsi la solution de la question orientale implique fatalement le rétablissement de la Pologne. Tant que les territoires polonais serviront d'enjeu à la solidarité politique des trois cours du Nord, tous les expédients imaginés pour fixer les destinées de l'empire ture n'aboutiront qu'à des arrangements provisoires. Si cette connexité des deux causes d'apparence

distincte semble avoir été méconnue par les hommes d'État anglais, il est impossible d'admettre qu'elle ait échappé à leur sagacité. La Russie n'étant vulnérable qu'en Pologne, le jour où cette dernière reprendrait son rôle historique dans l'équilibre de l'Europe, la question orientale, soustraite aux influences délétères du tzarisme, se prêterait d'elle-même aux solutions réclamées par l'esprit d'équité et de progrès.

Comment s'expliquer l'étrange contradiction dans l'attitude politique de l'Angleterre officielle, qui trouve des larmes pour les infortunes des Caffres et des Druses, et pour la Pologne elle n'a pas d'intérêt ....?









Paris. — Imprimerie de J. MARTINET, rue Mignon, 2.